„Réforme" 31.12.60
162
KBA 7154

LE DÉBAT ENTRE LA THÉOLOGIE ET LA PHILOSOPHIE

FAUT-IL ROUVRIR LE DOSSIER ?

PENDANT tout le XIXe siècle, ce débat a tourné au profit de la philosophie. La théologie s'était mise à son école et de Schleiermacher à Ritchl elle fut essentiellement une philosophie religieuse, c'est-à-dire qu'elle essayait de mettre en évidence, grâce à l'appui de certains systèmes philosophiques, la valeur éminente, la valeur permanente du christianisme. Le résultat de cette évolution, c'est que la vérité de la Révélation ne valait plus par elle-même, qu'elle n'était appréciée que selon son accord ou son désaccord avec la philosophie régnante. Karl Barth a vécu toute sa jeunesse dans ce climat théologique. Il ne s'en est dégagé que lentement et ses premières œuvres, en particulier le célèbre *Commentaire de l'Epître aux Romains*, portent encore très fortement la marque d'une philosophie qu'on peut qualifier d'existentialiste ou d'actualisme.

AU DELA DES POSSIBILITES HUMAINES

Mais Barth comprit rapidement que la théologie ne pourrait remplir sa fonction dans l'Eglise que si elle réussissait à se dégager de ses hypothèques philosophiques. Si la Révélation est bien la manifestation dans l'histoire des hommes et pour le salut de ceux-ci de Dieu lui-même, tel qu'il est en lui-même et tel qu'il est pour nous, la Révélation doit avoir son évidence et sa vérité propres, elle ne doit pas se servir des béquilles de la philosophie, ni lier son sort à tel ou tel système philosophique. S'il est vrai que Dieu se révèle, c'est-à-dire se fait connaître aux hommes, il crée en même temps dans l'esprit de ceux-ci l'organe pour le connaître : il donne la foi, il crée un esprit nouveau. Et ils ont manifestement tort tous les théologiens qui cherchent du côté de la philosophie une sorte de précompréhension de la Révélation biblique, une introduction à la vérité divine. N'est-ce pas en réalité contester à Dieu la capacité de se révéler ? La philosophie la plus épurée, la plus « spirituelle » ne représente pas autre chose que l'exercice le plus lucide qui soit des possibilités humaines. Mais justement la Révélation, c'est l'au-delà de toutes les possibilités humaines, c'est aussi leur limite et leur négation. Elle nous fait voir dans les efforts de l'homme pour se dépasser lui-même un écho et une répétition de ce péché de l'homme qui refuse d'être une créature pour s'égaler à Dieu.

Toute la rigueur de l'œuvre monumentale édifiée par Karl Barth dans sa *Dogmatique* tient au fait qu'il s'est efforcé d'écarter de son œuvre toute *prénotion* de Dieu et de l'homme, qu'il s'est défié de tout ce que la raison humaine peut nous enseigner à la fois sur Dieu et sur l'homme, qu'il a fait table rase de tout ce savoir philosophique et qu'il n'a retenu que ce que la Parole de Dieu elle-même, c'est-à-dire le Dieu vivant, nous enseigne sur lui-même et sur l'homme. Dieu seul parle bien de Dieu et de l'homme.

...UNE RENCONTRE AVEC LE DIEU VIVANT

Ce débat cependant se poursuit. Il est repris par des théologiens qui ont été fort attentifs à l'œuvre de Barth. Nous pensons en particulier à un homme qui est un contemporain de Barth, *Paul Tillich*. Allemand, réfugié aux Etats-Unis, professeur à l'Université de Harvard, Paul Tillich exerce à l'heure actuelle une influence considérable en Amérique. Sa *Théologie systématique* vient d'être publiée en traduction allemande. D'ici quelques années — ou quelques décennies — elle deviendra accessible au lecteur français. Mais dès à présent, nous disposons en français d'une étude, sans doute mineure, mais très synthétique de Paul Tillich, *Religion biblique et ontologie* (1). Il

La première partie de ce travail montre clairement que Tillich n'a pas été inattentif au message de Barth. Considérant que l'ontologie, c'est-à-dire la recherche humaine de l'être absolu, du fondement de tout ce qui est, constitue l'intention profonde, bien que parfois inavouée, de toute philosophie et que même le non-philosophe ne peut pas éviter de se poser le problème de l'être, Tillich dresse d'abord un tableau de l'opposition profonde entre toute ontologie et la religion biblique. Ce dernier terme peut surprendre un lecteur de Barth, conscient de la différence infinie qui existe entre toute religion, œuvre par laquelle l'homme essaye d'instituer lui-même des rapports avec un Dieu conçu à son image et la Révélation biblique. Mais, nous dit Tillich, nous pouvons désigner par religion la forme humaine dans laquelle l'homme reçoit la Révélation et nous ne pouvons parler de la Révélation qu'en tant qu'elle est reçue. Entre cette religion biblique et l'ontologie, il y a un abîme : la religion biblique est toujours un personnalisme. Dieu n'est pas d'abord l'Etre indéterminé et ineffable, il est personne instituant avec les hommes des rapports de libre réciprocité. Les philosophes nous parlent bien d'une participation de l'homme à l'être, d'une insertion de l'homme dans l'être, la religion biblique nous parle d'une rencontre avec le Dieu vivant. La doctrine chrétienne de la création (que Tillich considère sans doute à tort comme le centre de toute théologie) établit une distance infinie entre le Créateur et la créature et nie toute participation de la créature à la substance divine dont elle est issue, alors que l'ontologie s'efforce de dévoiler le bien entre l'être et les êtres. L'ontologie cherche à mettre en évidence un Esprit universel, alors que la religion biblique voit dans le Verbe incarné, dans la personne historique de Jésus, la manifestation souveraine et plénière de la divinité.

DOUTES DU PHILOSOPHE ET DU THEOLOGIEN !

Malgré toutes ces oppositions, qu'il ne cherche pas à minimiser ou à réduire, Tillich ne renonce pas à chercher ce qu'il appelle parfois dangereusement une synthèse, et à d'autres endroits, plus prudemment, une corrélation entre religion biblique et recherche de la réalité dernière. Mais ce qu'il y a d'intéressant dans son entreprise, ce qui mérite de retenir l'attention, c'est qu'il ne tend pas à concilier l'inconciliable, mais seulement à montrer que la foi peut comprendre la recherche philosophique de l'inconditionné, de l'absolu, le doute méthodique du philosophe. Malgré sa certitude profonde, la foi inclut aussi le doute ou comme dit Tillich, « le courage de prendre sur soi le risque de l'incertitude ».

Mais là où Tillich rend un service au théologien, c'est quand il lui demande de comprendre que chacune de ses affirmations, qui sont et demeurent les affirmations de la foi, impliquent un problème ontologique. Quand Jésus déclare : « Je suis le chemin, la vérité et la vie », il attire l'attention sur une certaine manière d'être de la vérité, sur un lien entre la vérité et la personne, donc sur un problème qui intéresse l'ontologie. Réciproquement, lorsque le théologien affirme avec l'Ecriture que la Révélation de Dieu est Parole de Dieu, il peut sans faillir à son indépendance écouter le philosophe qui médite depuis des siècles sur la nature de la Parole, cela peut lui éviter de donner à ce terme de Parole une signification trop naïve et de tomber dans l'erreur des fondamentalistes. Le théologien peut souscrire à cette affirmation de Tillich : « Dès qu'on se met à réfléchir au sens des symboles bibliques, on est déjà au cœur des problèmes ontologiques. »

Ce que Tillich ne dit peut-être pas assez fortement, ni assez clairement, c'est que cette réflexion amènera sans aucun doute le théologien à briser les notions dégagées par la méditation de l'ontologie. Il s'en servira d'abord et il est utile qu'il en connaisse le contenu, mais en même temps qu'elles serviront à exprimer le contenu de la foi, elles risqueront à chaque instant de le dénaturer. Il faudra que le théologien en fasse la critique.

Ainsi le théologien opère avec les notions que la philosophie a élaborées, le contenu objectif de la Révélation biblique va faire craquer ces notions, les infléchir dans un sens inattendu, et le théologien pourra les rendre au philosophe, chargées de significations nouvelles. Tillich est sûrement l'un des rares théologiens de notre époque qui nous permette d'établir avec la pensée de Barth un dialogue fécond. Car, en raison même de sa grandeur, du caractère total et exhaustif de son œuvre, Karl Barth risque de n'avoir que des disciples qui le répètent — ou des ennemis déclarés — et non pas des disciples qui dialoguent avec lui.

Roger MEHL.

(1) Paul Tillich, *Religion biblique et ontologie*. Cahiers de la Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses, n° 36. Traduit de l'anglais par Jean-Paul Gabus. Paris, Presses Universitaires de France, 1960.

A propos du dernier livre de Karl Barth (1) :

"A la recherche d'une même vérité"

LA philosophie, enseigne le Larousse, est la « science générale des êtres, des principes et des causes ». Quant à la théologie, c'est « la science de la religion, des choses divines ».

Si on admet, au départ, que « la religion et les choses divines » n'ont d'intérêt que dans leurs rapports avec l'homme, on conçoit aisément que Karl Barth puisse écrire au début de sa petite étude « l'opposition entre philosophie et théologie est une abstraction » (un mythe pourrait-on dire !).

Seulement, voici que le processus de recherche du théologien et du philosophe pour atteindre à la vérité « se présenten dans un ordre exactement inverse ». Et c'est ce qui fait d'une association de principe une opposition fondamentale.

Pour l'un comme pour l'autre, cependant, il y a toujours deux aspects de la vérité. Pour le théologien, il y a le Créateur et la créature, la Parole de Dieu et l'homme ; pour le philosophe, dans un langage différent, et déjà cause secondaire de conflit, il y a l'idée et le phénomène, la cause première et les causes secondes, le Logos et la raison, la transcendance (ou l'essence) et l'existence, l'être et l'existence, etc. Il y aurait donc analogie des deux disciplines si la recherche, de part et d'autre, ne s'en tenait qu'à une confrontation de ces deux aspects de la vérité, afin de prendre sa responsabilité vis-à-vis d'elle.

Or, c'est justement là que l'opposition prend l'allure « d'un conflit impitoyable où, objectivement parlant, il ne saurait y avoir trêve, ni pardon ». Tandis que le philosophe part d'en bas pour essayer, selon divers cheminements, de parvenir en haut, le théologien, post Christum natum, ne peut partir que d'en haut, du Créateur, pour parvenir en bas, au niveau de la créature.

Il en résulte de part et d'autre un « étonnement » sans espoir. Pour le théologien, Jésus-Christ, non un concept philosophique, mais le Jésus incarné, historique, celui qui est mort et qui a été ressuscité, le vrai homme et vrai Dieu, est la Vérité totale et unique, il est son « axiome ». Ne pas partir de lui dans tout processus de réflexion théologique, c'est renoncer à être théologien. Mais le philosophe, pour lequel cette Vérité n'est pas « reconnue » et de surcroit

Karl Barth, un théologien qui a su se dégager des hypothèques philosophiques

inutilisable dans un raisonnement qui se veut philosophique, les axiomes ne peuvent que se situer en bas, et ce n'est qu'à partir d'eux qu'il est imaginable de remonter vers une vérité cachée à l'entendement.

Le théologien, pour sa part, ne peut pas comprendre que le philosophe, vivant tout comme lui sous le règne du Christ, « semble encore et toujours vouloir chercher, trouver et suivre des voies qui mènent de l'homme à Dieu, semble essayer sans cesse, sous telles et telles enseignes, de fabriquer une horloge dont les aiguilles marchent de droite à gauche, alors que cette entreprise a été définitivement annulée en Jésus-Christ ».

Cependant, le théologien du haut d'une souveraine assurance, n'a pas le droit de classer sommairement le philosophe dans la catégorie des « sages de ce monde », stigmatisés par saint Paul. Il ne peut oublier que cette assurance ne procède que de la foi qui lui a été donnée d'en haut et que sa connaissance des choses, tout comme celle du philosophe, n'est que partielle et limitée.

« Conscients de l'humanité (de la cohumanité !) de leurs entreprises respectives, le philosophe et le théologien devront, avant tout, comprendre qu'il ne leur est pas permis de se perdre de vue... leur opposition est précisément trop vive pour n'être pas profondément stimulante Elle exige... qu'ils accordent chacun la plus grande attention possible à l'entreprise de l'autre. »

En ce qui concerne le théologien, son étonnement de ce que le philosophe donne à la créature une place si privilégiée, devrait, sans aucun doute, et sans cesse à nouveau, se muer en interrogation sur la place qu'il accorde lui-même à cette créature. Certes, le processus théologique fondamental ne peut que partir du Père et du Fils pour aller à l'homme et revenir au Père, mais finalement le théologien qui ne s'arrêterait qu'à peine à la créature, manquerait à sa vocation. Etonné de l'admirable façon dont le philosophe scrute les problèmes de ce monde, s'intéresse à l'homme, il deviendra lui-même plus attentif à un monde que Dieu a aimé au point de lui donner Son Fils. Il saura qu'il peut et doit regarder un monde dont le Fils est devenu la Lumière.

Fuyant une passion pseudo-prophétique, il saura mieux éviter un parler et un penser trop inhumains. La présence à sa portée du philosophe l'empêchera de faire de la théologie une science abstraite et désincarnée, finalement inutile à l'homme ; elle lui rappellera que l'objet de l'amour de Celui qui lui a donné en Jésus-Christ la clef de sa pensée théologique est l'homme et l'homme seulement.

Mais attention, le philosophe ne devra ni le séduire, ni le dévier de l'ordre immuable de sa réflexion, sinon il deviendrait ainsi un crypto-philosophe et, par conséquent, un pseudo-théologien.

Hommes l'un et l'autre, conscients de leurs limites respectives et doués d'un certain humour sur eux-mêmes, chargés d'une vocation identique selon des directions opposées, le théologien et le philosophe devraient pouvoir coexister sous le signe d'une espérance commune, pour leur mutuel enrichissement.

G. R-M.

(1) Philosophie et Théologie de Karl Barth. Trad. Fernand Ryser. Cahiers du Renouveau XX. Labor et Fidès, Nov. 1960.